

## Le transfert comme résistance

NORBERT BON

Freud, on le sait, découvre d'abord le transfert comme un obstacle à la cure (obstacle qu'il conviendrait donc de réduire), avant de le saisir comme le moteur même du travail analytique et de le définir à la fois comme « le plus efficace des facteurs de réussite » et « le plus puissant agent de la résistance »<sup>1</sup>. Freud résume ainsi cette dialectique dans *Ma vie et la psychanalyse*<sup>2</sup> : « Ce transfert, comme nous sommes convenus d'appeler ce phénomène, prend bientôt chez le patient la place du désir de guérir et devient, tant qu'il reste modéré et tendre, l'agent de l'influence du médecin et à proprement parler le moteur du travail analytique commun. Plus tard, quand il est devenu passionné ou quand il a tourné à l'hostile, il devient l'instrument principal de la résistance. C'est alors aussi qu'il paralyse l'activité associative du patient et met en péril le succès du traitement. Mais ce serait insensé de vouloir y échapper : une analyse sans transfert est une impossibilité. Il ne faut pas croire que l'analyse crée le transfert et que celui-ci ne se produise que dans l'analyse. L'analyse ne fait que découvrir et isoler le transfert. Le transfert est un phénomène humain général, il décide du succès dans tout traitement où agit "l'ascendant" médical; bien plus, il domine toutes les relations d'une personne donnée avec son entourage humain. » Et il ajoute plus loin<sup>3</sup> qu'il s'agit d'amener le malade à surmonter ces résistances de transfert pour obtenir une modification durable de son économie psychique. Ainsi, « le transfert devient, de l'arme la plus forte de la résistance qu'il était, le meilleur instrument de la cure analytique. Toutefois son maniement reste la partie la plus difficile comme la plus importante de la cure analytique. » On voit là comment Freud, en 1925, tient d'une même main le transfert comme moteur de la cure et comme résistance, dans son rapport à la parole et à la règle fondamentale (l'activité associative), mais aussi à ce qui règle les rapports de l'être humain à son entourage, autrement dit le fantasme. Sans omettre la visée de l'analyse et les questions techniques afférentes.

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*<sup>4</sup>, Freud distingue cinq sortes de résistance, trois provenant du moi, une du ça, une du surmoi. S'agissant du moi, il résiste « à diriger son attention vers des perceptions et des représentations qu'il s'était

*jusqu' alors fait une règle d'éviter, ou bien à reconnaître comme siennes des motions qui sont dans l'opposition la plus totale à celles qu'il a coutume de considérer comme lui étant propres. »* Et Freud convient que ce sont ces résistances du moi qui sont à l'origine de la conception d'une lutte contre la résistance dans l'analyse, essentiellement au moyen de la prise de conscience et de l'utilisation de la logique et de la raison. Mais il reconnaît qu'une fois ces résistances abandonnées, quelle que soit sa « louable résolution », « le moi, nous en faisons l'expérience, continue à rencontrer des difficultés à défaire les refoulements ». En effet : « *Il faut bien admettre qu'après la suppression de la résistance du moi il reste à surmonter l'emprise de la compulsion de répétition, l'attraction exercée par les prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé, et si l'on veut qualifier ce facteur de résistance de l'inconscient, nous n'y voyons pas d'objection.* » Et celle-ci ne sera surmontée qu'au prix d'une « phase d'effort opiniâtre » qu'il désigne comme phase de « perlaboration », *Durcharbeitung* : un travail de traversée. Comment mieux dire, sinon comme Lacan, que « le transfert, c'est l'inconscient en acte » ? Et sous la forme d'une tentative de l'analysant de modeler la situation actuelle selon son fantasme que l'autre, en l'occurrence l'analyste, viendrait certifier comme réalité. Il reste que Freud met *la résistance de transfert* au compte du moi, même si elle provoque dans l'analyse des manifestations différentes et bien plus nettes, car elle parvient à établir une relation avec la situation analytique ou même avec la personne de l'analyste, de sorte qu'elle anime d'une vigueur nouvelle un refoulement qui n'aurait dû être que remémoré. On se souvient là des formulations de *Remémoration, répétition et élaboration*<sup>5</sup>, que « *le transfert n'est lui-même qu'un fragment de répétition et la répétition est le transfert du passé oublié, non seulement à la personne du médecin mais aussi à tous les autres domaines de la situation présente* » : le patient répète en acte au lieu de se remémorer.

On voit là Freud aux prises avec la difficulté d'articuler des conceptions anciennes, encore largement imprégnées de l'historicité propre à la théorie, pourtant abandonnée, du traumatisme et les remaniements impliqués par l'au-delà du principe de plaisir et la seconde topique, dans leur dimension essentiellement structurale. Difficulté que Lacan tentera de résoudre en rapportant la répétition aux conditions même de la prise du petit humain dans la parole et le langage qui mettent en place un ratage, un Réel, que le fantasme viendra voiler en lui donnant sens. Ainsi, la répétition n'est pas liée au retour d'un événement infantile inassimilé, voire traumatisant, mais à la tentative de faire advenir ce qui n'a pas eu lieu. Tentative à quoi l'analyse peut permettre une issue à condition de distinguer, d'une part, le transfert et la répétition (il y a de la répétition dans le transfert mais le transfert n'est pas la répétition), d'autre part, le transfert symbolique comme actualisation, « nouvelle édition », des signifiants de la demande d'amour et le transfert imaginaire comme mise en situation de ces signifiants sur la personne de l'analyste. Or, il me semble que, dès le début, disons dès Dora, Freud repère, dans la clinique, quelque chose de cette distinction, et quelque chose de déterminant pour la fin de l'analyse.

Chacun se souvient, en effet, comment se termine l'analyse pour Dora : après que Freud lui eut exprimé sa satisfaction des résultats obtenus au cours des deux heures de travail d'élucidation du second rêve, elle répond dédaigneusement :

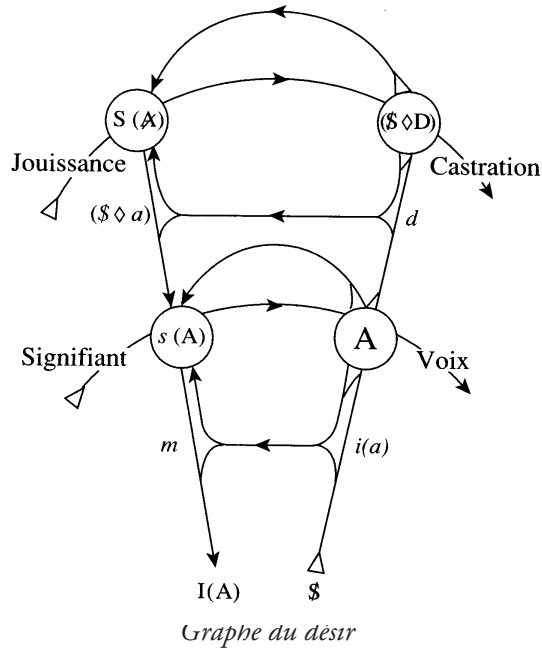
« Ce n'est pas grand-chose ce qui est sorti »<sup>6</sup>. Et, au début de la séance suivante, elle lui annonce que c'est la dernière fois qu'elle vient, elle lui a, quinze jours auparavant, implicitement donné son préavis de départ, à la manière d'une domestique ou d'une gouvernante. Freud interprète cette interruption brutale, au moment où il avait les plus grandes espérances d'un heureux résultat, comme un acte de vengeance, résultant d'un transfert de M. K. sur lui : « *Ainsi je fus surpris par le transfert et c'est à cause de ce facteur inconnu par lequel je lui rappelais M. K... qu'elle se vengea de moi, comme elle voulait se venger de lui ; et elle m'abandonna comme elle se croyait trompée et abandonnée par lui. Ainsi, elle mit en action une importante partie de ses souvenirs, au lieu de la reproduire dans la cure.* »<sup>7</sup> Laquelle vengeance se rapporte au père et finalement à tous les hommes : « *Puisque tous les hommes sont si abominables, je préfère ne pas me marier, voilà ma vengeance.* »<sup>8</sup>, fait dire Freud à Dora. Bien sûr, l'affaire est un peu plus compliquée et Freud le premier reconnaîtra avoir « *omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) était sa tendance psychique inconsciente la plus forte* »<sup>9</sup>. Et Lacan fera ressortir de son analyse pas à pas de la cure de Dora, dans son « Intervention sur le transfert », que son agir et l'erreur de Freud sont à comprendre sur le fond de cette contradiction où elle se trouve, d'avoir à articuler son identification première, imaginaire, à un partenaire masculin, cette image recueillie par Freud, de « *Dora, probablement infans, en train de suçoter son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère, plus âgé qu'elle d'un an et demi* »<sup>10</sup>, contradiction donc de cette *imago* avec la place qui lui est dévolue comme femme dans l'ordre social, symbolique, d'avoir à se faire l'objet du désir d'un homme. Ce à quoi elle objecte de toute sa symptomatologie, en même temps qu'elle tente d'en trouver la clé du mystère chez Mme K.

Mais, pour le présent, je me contenterai de noter que Freud repère dès ce moment les deux plans sur lesquels se déroule le travail analytique, le second étant la partie la plus difficile : « *L'interprétation des rêves, l'extraction d'idées et de souvenirs inconscients des associations du malade ainsi que les autres procédés de traduction sont faciles à apprendre ; c'est le malade lui-même qui en donne toujours le texte. Mais le transfert, par contre, doit être deviné sans le concours du malade, d'après de légers signes et sans pécher par arbitraire.* »<sup>11</sup> Et Freud s'accuse de ne pas avoir été suffisamment vigilant pour interpréter en temps utile le transfert, il en tirera par la suite les conséquences pour la technique. Je pense, entre autres, à l'analyse de l'homme aux rats<sup>12</sup> où l'on voit Freud travailler, alternativement, sur ces deux plans :

- celui du signifiant, en mettant au jour tout un réseau de relations et d'interconnexions langagières, où le signifiant *rat*, avec sa polysémie, sa phonétique, sa littéralité, ses connotations du côté de l'argent, les excréments, les enfants ... occupe une position nodale (*Ratten* : les rats, *Raten* : les traites, *Heirat* : le mariage, *Spielrate* : rat de jeu, *Hofrat* : conseiller aulique ... ) ;
- celui du transfert où : « *Il lui fallut se convaincre, par la voie douloureuse du transfert, que ses rapports avec son père impliquaient véritablement ces sentiments inconscients. Aussi finit-il bientôt par m'injurier dans ses rêveries et ses associations, moi et les miens, de la façon la plus grossière et la plus ordurière,*

*cependant que consciemment il n'éprouvait pour moi que le plus grand respect. Son comportement, pendant qu'il me faisait part de ses injures, était celui d'un désespéré : "Comment pouvez-vous supporter, Monsieur le professeur, disait-il, de vous laisser injurier par le sale type que je suis ? Il faut que vous me mettiez à la porte ; je ne mérite pas mieux." »*<sup>13</sup> Bref, il tente de mettre en œuvre son fantasme dans le transfert, de se faire expulser comme une merde, se faire ratifier, si je puis dire, m'autorisant de ce que l'équivoque vaut également en allemand : *sich ratifizieren lassen*. Fantasme dans lequel Freud repère d'ailleurs, comme avec Dora, l'incidence d'une identification à une *imago* primordiale : « *Or, lui-même avait été un petit animal dégoûtant et sale qui, lorsqu'il se mettait en rage, savait mordre et subissait pour cela de terribles punitions. Il pouvait en vérité reconnaître dans le rat son "image toute naturelle" »*<sup>14</sup>. On a certes relevé et discuté le côté interventionniste de Freud, qu'il argumente dans « Constructions dans l'analyse »<sup>15</sup>, et qui consiste notamment à communiquer au patient une construction pour l'introduire dans son conscient où elle fera, si elle est juste, son chemin même si elle est contestée dans un premier temps. On sait, aujourd'hui, que de telles interprétations, en mettant le savoir du côté de l'analyste, favorisent le transfert imaginaire et la névrose de transfert. Il reste que Freud met le doigt sur une difficulté technique centrale dans l'expérience : si la neutralité bienveillante et l'abstinence de l'analyste, c'est-à-dire la non-réponse à la demande d'amour, entraînent, jusqu'à un certain point, la production de matériel verbal, celle-ci viendra inévitablement buter sur la résistance de transfert, ou selon le cas, sur ce qu'on a pu appeler la résistance au transfert, sous la forme d'un blablatage qui ne porte pas à conséquences. Alors, une intervention plus active sera requise de l'analyste, il faudra qu'il y mette du sien, qu'il y aille de son désir pour débusquer le fantasme à l'œuvre, souvent sous la forme d'une image figée, pour en faire venir dans la parole les quelques vestiges par lesquels il s'articule à la chaîne signifiante.

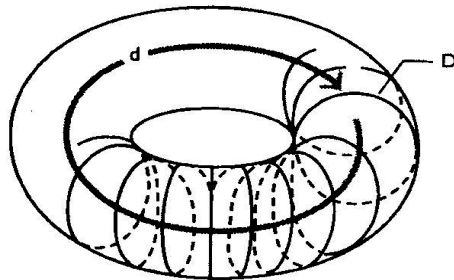
Mais revenons tout d'abord à ces deux plans où se déroule le travail analytique. On peut les repérer, dans leur synchronie, sur le graphe du désir.



Lacan y formalise, dans *Les Formations de l'inconscient*<sup>16</sup>, la prise du sujet humain dans le langage en deux étages : celui de l'énoncé dans son rapport au besoin, à l'étage inférieur, et celui de l'énonciation dans son rapport au désir, à l'étage supérieur, avec à chaque niveau le court-circuit imaginaire qui s'en instaure, celui de la capture du moi dans l'image de l'autre en bas et celui de l'appui sur le désir de l'autre en haut. Et il détache, dans la leçon du 14 mai 1956, « un petit carré dont les quatre sommets sont représentés par le moi, l'image de l'autre, le rapport du sujet, alors constitué, à l'autre imaginaire et le désir. Ce sont les quatre pieds sur lesquels peut normalement tenir un sujet humain constitué comme tel, c'est-à-dire qui n'est ni plus ni moins averti que du fonctionnement de ses viscères, du mécanisme tirant la marionnette de l'autre où il se voit, c'est-à-dire où il est capable, ou à peu près, de se repérer. »<sup>17</sup> D'où il résulte, pour autant qu'il est un être parlant, cet autre carré dont les quatre sommets sont représentés par le lieu du code et du message où se tient l'énoncé, et son au-delà qui lui fait cortège à l'insu du sujet, son rapport à la demande de l'Autre et le signifiant du manque dans l'Autre. Le transfert, précise Lacan, joue dans cette zone intermédiaire « entre la ligne de la demande articulée et celle de son horizon essentiel », soit précisément au niveau du fantasme qu'il s'agit de traverser pour le ramener à son articulation signifiante. Étant entendu que, si la ligne supérieure est articulée, « cela ne veut pas dire qu'elle soit articulable, car ce qui est ici à l'horizon, terme dernier, à proprement parler, rien ne suffit à le formuler de façon complètement satisfaisante, sinon par la continuation indéfinie du développement de la parole ». <sup>18</sup> On touche là à ce qui de l'analyse est infini. Est-ce à dire, comme nous l'entendons régulièrement de nos analysants, que l'on pourrait ainsi parler pendant des décennies, qu'il faut bien s'arrêter un jour, et qu'il n'y aurait

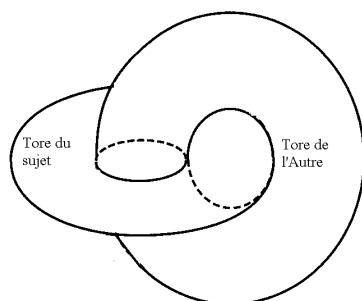
pas d'autre critère de la fin de l'analyse ? Évidemment non. Car ce qui se joue sur l'autre plan, celui où l'analysant s'arc-boute parfois de ses quatre fers imaginaires, préférant penser que ce qui lui manque, le phallus imaginaire, c'est l'Autre du transfert qui refuse de lui donner ou de lui rendre ou en est incapable, selon les cas, plutôt que d'admettre ce terme dernier qui le renvoie à sa finitude, ce plan du fantasme est un jeu avec fin. Où il s'agit précisément, pour l'analyste de jouer fin (on se souvient des comparaisons de Freud avec les échecs ou de Lacan avec le bridge), mais pas au plus fin (il ne s'agit pas d'un poker menteur), entre « résistance de l'inconscient » et résistance du moi, pour que l'analysant puisse se dégager de cette demande et sur ce manque fonder son désir.

Dialectique de la demande et du désir donc, dans laquelle la règle fondamentale engage l'analysant. Toute parole est une demande et toute demande est une demande d'amour. La non-réponse à la demande, qui est une disposition technique fondée sur une position éthique, puisque l'analysant demande à l'analyste de lui donner ce qu'il n'a pas, amène la demande à faire le tour de son objet et, faute de satisfaction, à repartir pour un autre, puis un autre, et ainsi de suite. Tours de la demande (D) dont il va s'avérer qu'ils ne font pas que se succéder linéairement mais, selon cette figure topologique du tore, finissent par repasser par le même point après avoir fait une révolution autour d'un trou central, où Lacan situe l'objet *a* cause du désir que ce tour supplémentaire (d) vient cerner.



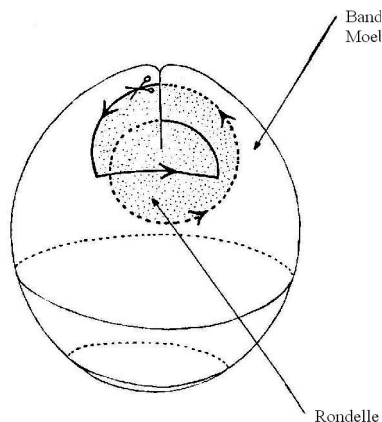
*Tore de la demande*

Mais cerner seulement. En effet, que l'analyste se refuse à occuper la place du tore complémentaire qui viendrait occulter ce trou (comme un ami, un conjoint, un confident, un maître ...) n'empêche pas l'analysant de continuer au fil des tours à identifier son désir à la demande supposée de l'Autre-analyste et à s'en faire l'objet.



*Tores enlacés*

D'où la nécessité d'une coupure qui ne passe pas entre le sujet et l'Autre (la coupure en double boucle sur le tore laisse échapper l'objet *a*), mais entre le sujet et l'objet qui le mène. C'est avec le cross-cap que Lacan rendra compte de cette coupure entre *a* et  $\$$  qui en est l'effet.



*Coupure sur le cross cap*

Concrètement, ce dégagement du fantasme et sa réduction à sa structure élémentaire,  $\$ \leftrightarrow a$ , vont exiger de l'analyste un certain nombre de coupures que Lacan a tenté d'expliciter : ponctuation, scansion, interprétation. En voici un exemple : il s'agit d'une femme comme Freud les aimait, charmante, intelligente, mais qui de façon répétitive, dès qu'elle commence à se laisser aller à associer, s'interrompt avec des questions telles que : « Mais quel est l'intérêt de vous raconter ça ? », « Où est-ce que ça me mène ? », « A quoi ça peut servir ? », « Ça part dans tous les sens ... » etc., m'obligeant ainsi à lui répéter la règle fondamentale ... « Oui, je sais, mais est-ce qu'une méthode plus active ne me conviendrait pas mieux ? » etc. Pour qu'elle concède, parfois, spontanément, lorsqu'elle s'est davantage conformée à cette règle que : « Ah oui, cette fois, ça a donné des choses intéressantes ! » Par ailleurs, en raison de nécessités professionnelles que j'ai admises, la modification de la date habituelle du rendez-vous suivant se pose,

à certains moments, et entraîne une discussion où, inmanquablement et avec un amusement certain, elle tente d'échapper à la séance et m'oblige à trouver, difficilement, un horaire qu'elle finit par accepter. Un jour, comme son père, très âgé, est hospitalisé et qu'elle va lui rendre visite très fréquemment pour l'accompagner dans ses derniers moments, elle m'explique qu'elle vient de le voir, elle y est allée avec son chat, qu'elle a recueilli : « Il ne parle pratiquement plus, me dit-elle, mais quand il a vu le chat, il a souri. » Non sans quelque hésitation, eu égard à l'intensité dramatique du moment, je coupe : « Le chat il a souri. » D'abord interloquée, elle entend, après quelques secondes, ce jeu du chat et de la souris, qu'elle met immédiatement en rapport avec certains moments de la relation avec son père, puis avec son mode de séduction des hommes et, enfin, avec sa relation avec moi, quelque chose comme : « Cours après moi que je t'attrape ! ». À la séance suivante, elle demande à s'allonger, ce qu'elle avait jusqu'alors refusé. On voit comment ce type de coupure dans l'énoncé de l'analysant, lorsqu'il nous en offre l'occasion et que nous la saisissons, permet de basculer du côté du fantasme, autrement dit de passer du plan du rapport des signifiants,  $S_1 \rightarrow S_2$ , à celui du rapport du sujet à ce qui cause son désir,  $\$ \ll a$ . Bien sûr, sous une forme, ici, encore très imaginaire, mais qui en laisse apparaître la structure, où une interprétation à venir pourra peut-être lui permettre de se reconnaître comme divisée entre les deux versants contradictoires du fantasme : jouissance et interdit. Interprétation dont Freud nous donne le prototype, dans sa topologie sinon dans sa formulation, en reconstituant le temps inconscient du fantasme « Un enfant est battu »<sup>19</sup>, sous la forme d'une conjonction de ces deux énoncés contradictoires : « Je suis battue par mon père/je suis aimée par mon père », soit : « Mon père me bat parce qu'il m'aime. »

Ces deux plans où se déroule l'analyse, ce sont donc, en définitive ceux que Lacan formalise dans le discours du maître et que l'opération analytique renverse pour mettre en exergue  $\$$  et  $a$  :

$$\frac{S_1}{\$} \longrightarrow \frac{S_2}{a} \longrightarrow \frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Lesquels sont d'ailleurs absents de la formule du sujet supposé savoir qui « *est pour nous, écrit Lacan, le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert* »<sup>20</sup>. Or, cette formule ne met en jeu que des éléments signifiants :

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s(S^1, S^2 \dots S^n)}$$

Où  $S$  représente le signifiant du transfert, appelé à se réduire à un signifiant quelconque, dès lors qu'il aura rempli son office de permettre la venue, dans la parenthèse ouverte par le sujet supposé  $S$ , des signifiants du savoir inconscient supposé. Mais il faut rappeler qu'elle est écrite du côté de l'analyste, du savoir de l'analyste, qui a à se repérer à cette place où il est mis du lieu de l'Autre comme

lieu du langage, lieu du savoir inconscient et où il a à faire trou du poids de sa présence/absence. Du côté de l'analysant, de chaque analysant particulier, qui, « au départ, prend son bâton, charge sa besace, pour aller à la rencontre du rendez-vous avec le sujet supposé savoir »<sup>21</sup>, pour qu'ait lieu « ce virage où il voit chavirer l'assurance qu'il tenait de son fantasme »<sup>22</sup>, il faut bien qu'il l'ait engagé dans une relation à un autre qui en aura supporté la cause, jusqu'à ce qu'il puisse la reconnaître comme sienne et se passer de l'incarner. Alors seulement, le sujet supposé savoir se réduit à l'objet *a*.

C'est une évidence, mais en ces temps de promotion, sous l'effet du discours de la science, d'un « symbolique virtuel »<sup>23</sup> qui dispenserait d'avoir à en passer par un tiers réel, au point que l'on propose y compris des analyses sur internet, il n'était peut-être pas inutile de nous rappeler, avec Freud, que « nul ne peut-être tué *in absentia* ou *in effigie*. »<sup>24</sup>

## Discussion

**Bernard Vandermersch** : Merci pour ton exposé extrêmement solide et parlant. Martine, tu as la fonction de discutant, tu souhaites intervenir ?

**Martine Champion Jeanvoine** : C'est difficile ... Je trouve très habile la façon dont tu articules ton propos. Cette résistance que tu as développée là, au fond, Lacan, à un moment donné, a dit : « Il n'y a de résistance que de l'analyste. » Est-ce que, à partir de cette formulation, le développement des cinq types freudiens de résistance devient caduc ou est-ce que ça a encore sa place ?

**Norbert Bon** : Alors, Lacan a dit ça, notamment, dans *Les écrits techniques*, où il montre comment Freud repère que la parole s'approche peu à peu d'un noyau central et qu'alors, le cours de la parole, un peu comme de l'eau dans une rivière, en présence d'un rocher, tend à passer de chaque côté. Si on la laisse passer comme ça, il n'y a pas trop de problème, là où ça fait résistance, c'est si l'analyste, sentant ce noyau central, pousse le courant pour aller vers lui. Du coup, il reçoit en retour une poussée, je ne sais pas si elle est égale ou proportionnelle à celle qu'il applique. Alors, je ne sais pas si ces types de résistance deviennent caducs, en tout cas, la différence avec une interprétation au plan des signifiants est qu'elle ne consiste pas à pousser l'analysant à reconnaître une signification dans ce qui l'agite, ce qui l'anime ou ce qui est en œuvre dans le transfert, mais simplement, dans ce cas, à découper un morceau d'énoncé et, là, en général, ça ne fait pas résistance. Soit ça ne fait rien du tout, c'est-à-dire que l'analysant n'entend pas, éventuellement, il se dit : « Pourquoi il me dit ça ? » Soit, comme là, il entend, et il me semble que ça bascule inmanquablement du côté du fantasme. Par ailleurs, il y a cette résistance que Freud qualifie de résistance de l'inconscient et qui est effectivement l'automatisme de répétition et qui tient à la prise même de l'être humain dans le langage. Et dans ce texte que j'ai cité, on voit, bien sûr, que Freud s'emmêle un peu avec ces différentes catégories de résistance.

**Bernard Vandermersch** : C'est-à-dire qu'on pourrait avec Lacan, se servir du mot défense pour parler du moi, c'est le moi qui se défend. Résistance, ça a quelque chose de l'ordre d'un fait objectif, du symbolique.

**Norbert Bon** : Il y a une question, quand même que je voudrais soulever. Puisque tu disais, Martine, que c'était très habile, je vais te dire : il y a un trou dans mon exposé. C'est sur cette articulation du sujet supposé savoir où j'apporte une réponse en disant que cette formule est du côté du général, d'une formulation scientifique du transfert, mais que du côté du singulier, de chaque analysant, il faut bien en passer par là, avec tous ces phénomènes imaginaires. C'est la réponse que j'apporte, je ne sais pas si elle est totalement satisfaisante.

**Martine Champion-Jeanvoine** : A propos de la question du sujet supposé savoir, j'ai profité de ces journées pour me plonger dans le dernier livre de Bergès et Balbo, *Psychothérapie d'enfants, enfant en psychanalyse*, et, comme toujours, il y a des formules tout à fait remarquables et justement, à un moment donné, ils écrivent : « *Le psychanalyste qui est au lieu du grand Autre n'est pas tant le sujet supposé savoir que le Réel qu'il incarne* », ce qui m'a paru tout à fait intéressant, et ils ajoutent : « *réel qui vient donner son poids de vérité à ce que l'analysant associe quand lui vient l'énonciation* ». La formule est très nouante et je trouve que c'est une remarque qui mérite de faire son chemin.

**Bernard Vandermersch** : Ce qui est intéressant et qui est une réponse, à propos de ce réel-là, c'est que tu as rappelé, Norbert, que ce qui était l'objet de la répétition, ce n'était pas ce qui a eu lieu, comme le pensait Freud (il répète au lieu de remémorer), mais, très précisément, ce qui n'était pas advenu, à savoir le ratage d'un sujet de l'événement. Et donc, le réel en question, il ne faut pas le voir comme du béton, mais comme un manque à réalisation du sujet. Je crois que tes exemples, là, sont intéressants et que l'efficacité de l'intervention du chat et de la souris, c'est qu'il y a quelque chose qui ouvre un espace dans l'équivoque signifiante, et crée un appel à ce que du sujet se réalise, sous la forme de cet objet *a*, inconnu, mais dont on sent bien qu'il est là. Mais ce qui revient, ce n'est pas de l'advenu mais du non-advenu.

**Norbert Bon** : Ce qui est déjà un peu chez Freud avec cette histoire de nouvelle édition. Il dit que, quelquefois, le transfert est une réédition pure et simple de ce qui ce serait passé dans la petite enfance et, d'autres fois, c'est une nouvelle édition avec l'analyste ...

**Bernard Vandermersch** : Oui, mais ce que Lacan apporte de plus, c'est que la réédition de ce qui est arrivé porte sur un ratage, ça change les choses. Enfin, je dis ça sur le fond de ce qui est aujourd'hui un retour de la recherche de l'événement traumatique qui fait à nouveau des ravages, pour que nous, au moins, nous ne soyons pas fascinés par cette recherche de l'événement traumatique. Non pas qu'il n'existe pas, mais en tant qu'il est de l'ordre du non-advenu.

**Serge Gaudé** : Juste une remarque sur la question tout à fait délicate, du côté du praticien, de son transfert comme résistance. Là, on franchit quelque chose qu'on verra peut-être mieux dans une demi-journée ou demain matin, mais, après ce que vous avez cité là, du côté du moi, c'est plutôt, en effet, les défenses, mais changer les termes n'est pas suffisant même si c'est nécessaire. En tout cas, je repense aux deux plans que Norbert nous a largement cités et que Freud souligne dès le départ : faire advenir le matériel, il dit que ça va plutôt bien, et le plan du transfert, qu'il s'agit de deviner. Le terme de saisie serait aussi pas mal, parce qu'à certains moments, du côté de l'analyste, du praticien, la résistance est celle du fantasme et il doit traverser ses propres signifiants pour saisir, par un coup de chance, quelque chose d'un autre fantasme, car on n'est appelé qu'à travers ses propres signifiants, son fantasme. Je ne vois pas comment on pourrait être sans fantasme. Mais pour faire ce boulot, il doit bien y avoir quelque chose qui nous taraude du côté du fantasme des autres ! Comment Freud tournait admirablement autour de cette Dora, c'était quand même une avancée fantastique pour l'époque, de se sentir à ce point en cause avec une jeune fille ...

**Bernard Vandermersch** : Ce que tu dis, ça fait porter la responsabilité de l'analyste d'aller assez loin dans la connaissance de son fantasme pour éviter justement de ne pas pouvoir en sortir ne serait-ce que ponctuellement. Et d'ailleurs d'une façon surprenante, parce que c'est l'occasion qui ...

**Norbert Bon** : qui fait le larron !

**Bernard Vandermersch** : Voilà !

**X** : Je voulais faire part d'une expérience clinique par rapport à ce sujet supposé savoir. J'ai travaillé pendant une dizaine d'années dans un service de cancérologie que j'ai abandonné depuis aussi une dizaine d'années et, depuis, il m'arrive de recevoir des cancéreux adressés par des cancérologues et plutôt en phase terminale. Or, je ne peux pas supposer une seconde que ces gens qui viennent me voir me supposent un savoir sur ce qui serait de prolonger leur vie. Sur ce point, j'en sais moins que les cancérologues. Mais, avec le recul, ce qui est étonnant, c'est que parmi tous ces patients, quelques-uns qui devraient être enterrés depuis dix ans sont encore là. Et je dois dire que je ne sais pas, dans cet « encore là », ce qui se passe ou ce qui s'est passé. Je n'ai aucun savoir là-dessus, sinon, par rapport à cette question de transfert, qu'ils ont pu laisser venir à certains moments de la cure qu'ils avaient l'idée que je leur faisais quelque chose. Ce qui est sûr pour moi, c'est que là, ils se trompaient, ils se faisaient certainement quelque chose, mais ce n'était pas moi ; ça passait par là. Alors, ce serait quoi, ici, le supposé savoir de l'analyste ?

**Norbert Bon** : Oui, cette supposition du savoir, Lacan dit que ce n'est pas aussi massif et immédiat et que, souvent l'analysant s'assure d'abord que le costu-

me ne va pas trop bien à l'analyste. Et, finalement, ce sujet supposé savoir, il n'est dévoilé qu'à la fin, précisément au moment où il choit, comme objet *a*. Donc, c'est quelque chose qui permet la mise en place du lieu de l'Autre où va pouvoir venir cette parole. Bien sûr, vous ne lui faites pas quelque chose, mais ce que vous faites, c'est déjà que vous tenez ce lieu, cette place ouverte, où les signifiants vont pouvoir venir ...

**Martine Lerude** : Une petite remarque : dans l'adresse à l'analyste, il y a la supposition d'une cause qui relève de quelque chose qui appartient peut-être au savoir de l'analyste. C'est, du même coup, penser que ce n'est pas dans le champ du savoir médical qu'il y aura l'explication qui dirait tout. Et, s'il n'y a pas cette supposition d'une cause qui s'inscrit dans le savoir de l'analyste, le sujet ne peut pas s'adresser à un psychanalyste, il faut que cette supposition soit là.

**Valentin Nusinovici** : Ma remarque est un peu différente. Tu as rappelé, Norbert, que, pour Freud, il y aurait un premier temps où le transfert serait ce moteur de l'analyse et puis il devient la résistance. Lacan ne divise pas ainsi les choses en deux stades, il commence par dire que le transfert est une résistance.

**Norbert Bon** : Non, j'ai dit que Freud perçoit d'abord le transfert comme un obstacle avant de s'apercevoir qu'il est aussi le moteur de la cure ...

**Valentin Nusinovici** : Oui, mais il y a une autre division que fait Lacan entre le transfert primaire, c'est-à-dire la mise en place de l'Idéal du moi et c'est ce qui va faire obstacle à la sortie de transfert qui, elle, implique le passage par l'objet *a*. Je ne sais pas si notre collègue sera d'accord, mais, lorsqu'il s'agit de pathologies organiques graves, comment se présentent les différents types de demande ? Est-ce que l'on a affaire au sujet supposé savoir dont l'analyste est un représentant ? Quel est le rapport au savoir là ? Je ne sais pas, mais je crois que ce qui soutient le transfert primaire, l'idéal du moi, c'est ça qui est très important et qui a sûrement des effets organiques. Mais la sortie de l'analyse, dans ces cas-là, je ne sais pas s'il y en a une et ce n'est peut-être pas ce qui est visé.

**Norbert Bon** : Mais peut-être que la réponse était dans la question : ce savoir dont vous dites que vous ne pouvez pas supposer une seconde qu'ils vous le supposent, savoir prolonger leur vie, je crois que c'est celui-là qu'ils vous supposent. Je me souviens d'un patient cancéreux qui était venu me voir pour ça, en pensant que j'allais le prolonger, qu'il allait se battre contre son cancer par la parole et que du coup il allait, sinon gagner contre son cancer, au moins gagner du temps ; il me supposait bien une participation à un savoir de cet ordre-là, ce qui, bien sûr, a fait qu'il y a mis du sien. Et, en effet, d'après le cancérologue, il a survécu un temps étonnamment long.

**Michel Jeanvoine** : Une remarque dans un autre sens. À propos du magnifique petit exemple que tu apportes sur le chat et la souris. Le travail de l'analyste appartient au champ transférentiel et c'est ce qui fait que son opération va pouvoir porter ; sinon, rien ne se passe. Cette opération, elle va supposer un temps, que l'on a très bien entendu dans ton propos. Et la question du transfert, c'est la question du temps. Car, pour porter cette opération de coupure, ça suppose un temps qui est celui de l'analysant mais qui est aussi celui de l'analyste dans son travail.

### Bibliographie

1. Freud S. (1912), « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, Paris PUF, 1975, p. 52-53.
2. Freud S. (1925), *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Idées Gallimard, 1950, p. 53.
3. Freud S. *ibid.*, p.54.
4. Freud S. (1925), *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1975, p. 87-89.
5. Freud S. (1914), « Remémoration, répétition et élaboration », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975.
6. Freud S. (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1995, p. 78.
7. Freud S. *ibid.*, p. 89.
8. Freud S. *ibid.*, p. 90.
9. Freud S. *ibid.*, p. 90, note de bas de page.
10. Lacan J. « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 221.
11. Freud S. « Fragments d'une analyse d'hystérie », *op. cit.*, p. 87.
12. Freud S. (1909), « L'homme aux rats », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1995.
13. Freud S. *ibid.*, p. 235.
14. Freud S. *ibid.*, p. 240.
15. Freud S. (1937), « Construction dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985.
16. Lacan J. (1957-1958), *Les Formations de l'inconscient, Le séminaire, Livre V*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.
17. Lacan J. *ibid.*, p. 397.
18. Lacan J. *opus cit.*, p. 442.
19. Freud S. (1919), « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1997.
20. Lacan J. (1967), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 248.
21. Lacan J. (1967-1968), *L'Acte psychanalytique*, leçon du 24 janvier 1968, Association lacanienne internationale, hors commerce, 1997, p. 115.

22. Lacan J. (1967), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *op. cit.*, p. 254.
23. Lebrun J.-P. *Un Monde sans limite*, Toulouse, Editions Érès, 1997.
24. Freud S. (1912), « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p.60.